

Boyan Papazov – La braderie à démons

par Andrea Koschwitz (paru sous le titre *Ours bulgares* dans *Theater Heute*, août 2003¹)

Traduit de l'allemand par Athanase Popov

« Le programme pour la prochaine décennie ressemble à peu près à cela : les Tsiganes s'installent avec leurs caravanes au beau milieu des Champs-Élysées, tandis que des ours bulgares exécutent leur numéro en plein centre-ville de Berlin, que des Ukrainiens semi-appivoisés mettent en rangs leurs troupes de Cosaques misogynes aux portes de Milan, que des Polaqes éméchés et absorbés par la prière saccagent les vignobles situés de part et d'autre du Rhin et de la Moselle, afin d'y planter des arbustes frugifères dont les fruits sont remplis d'alcool à brûler... Il est difficile de prévoir ce que feront les Roumains avec les millions de moutons de leurs troupeaux... Serbes, Croates et Bosniaques traversent la Manche avec leurs barques dalmates et balkanisent la Grande-Bretagne. Quant à savoir ce que feront les Albanais, cela déborde les capacités de tout imaginaire conventionnel... » Si tant est que l'on doive ajouter quelque crédit aux propos de l'écrivain polonais Andrzej Stasiuk, nous ne serons pas à même de reconnaître l'Europe de demain.

Ma pièce préférée de la nouvelle saison s'appelle *La braderie à démons* [titre original en anglais : *Demon sale*]. Elle est l'œuvre du dramaturge et scénariste Boyan Papazov. La suite scénique, composée de 16 épisodes consécutifs qualifiés de *Douce frénésie* par l'intertitre, résiste farouchement aux tentatives de transposition en langue allemande. Pourtant, ce texte pour le théâtre, d'une redoutable originalité, représente un grotesque instantané du conflit Est-Ouest, lequel préfigure de façon pittoresque la dévastation qui nous guette tous.

Simona l'anthropologue est jeune et ambitieuse. Depuis la chute du communisme, elle vit en Floride avec sa mère, une Gréco-bulgare et son père, un juif russe. Comme partout où le libéralisme est roi, les gens de la côte est américaine s'intéressent au plus haut point aux *native studies*, pour autant que les sauvages ne s'installent pas aux portes de leurs demeures. En effet, Simona choisit de prendre pour objet de ses études de terrain les Tsiganes dans leur pays d'origine. De telle sorte qu'elle est accueillie tellement vite au sein d'un clan tsigane qu'elle devient même la maîtresse de Benko Kotar [le Porcin]. Ce qui déplaît à sa mère. Epouvantée par les « études intimes » de sa fille, elle donne pour mission à un détective privé d'enlever Simona et de la vendre au Kosovo, mais de présenter la chose comme un coup du clan de Benko. Celui-ci, sachant lire et écrire et étant apparenté à une sorte de libre penseur du clan, devient un bouc émissaire. La mafia du clan décrète qu'il devra aller en prison à la place des autres. Là, il pourrait finir de rédiger son journal de bord familial. Pour le consoler, on lui verse de l'argent pour faire des études à l'étranger, ainsi que pour financer la publication de son livre. Simona apprend ainsi de quoi il retourne réellement chez les Tsiganes, et ce que son ambition peut lui en coûter. Pour finir, tout le monde est content.

C'est ainsi que se déroulent les événements dans la pièce de Boyan Papazov. Laquelle est un matériau qu'on croirait fait pour un film qui tire les conséquences criminelles du conflit entre le luxe des uns et la pauvreté généralisée des autres dans la Bulgarie d'aujourd'hui. Les braderies de la « culture native » [i.e. la façon de « vendre » les Balkans] rendent possible le cours de l'intrigue et les formes de sa représentation orale. Ceux qui ne possèdent plus rien peuvent toujours transformer les fantômes qui les poursuivent en pièces sonnantes et trébuchantes. De fait, tout ce dont on fait commerce sur le marché des possibilités illimitées atteint dans *La braderie à démons* sa représentation scénique amplifiée : des récits à se tordre de rire, dans lesquels les

1 Une traduction bulgare abrégée de cet article est parue dans l'hebdomadaire *Kultura*, numéro 4 du 30 janvier 2004 (n.d.t.).

personnages évoquent leurs rêves et leurs déboires ; l'hyperréalisme d'une langue qui produit un puissant effet et rappelle à la vie.

Vue sous un autre angle, la « douce frénésie »² de Boyan Papazov est marquée par l'assaut de la dérive identitaire apparue depuis la fin de la Guerre froide. Cette façon d'envisager le monde, qu'apprennent les gérants des trusts multinationaux au cours de leur formation internationale, s'appelle le « culturalisme ». Ici, ce ne sont plus le pouvoir, l'influence et le profit qui sont visés, mais bien plutôt les cultures et les mentalités à l'état primitif. Parfois, cela se fait de façon belliqueuse, comme dans le « choc des civilisations » de Samuel P. Huntington ; d'autres fois, cela se fait pacifiquement, amicalement, avec des pincettes, comme chez les apologistes du pluralisme culturel. Le constat que l'autre est dépendant de sa culture jusqu'à la fin de sa vie sera toujours valable. Et qui cadre mieux avec cette image de l'autre que les « Tsiganes », qui font constamment aboyer le chien enragé de la vieille Europe avec leur mode de vie nomade ? En Tchétchénie, on bâtit des murs pour les ôter de la vue des gens, en Allemagne, on les relègue à proximité des déchetteries, en Roumanie, ils se font carrément tabasser. Les Tsiganes sont l'Autre par excellence. S'ils n'existaient pas, on les aurait inventés.

Dans cette œuvre de Papazov, « l'œil » qui s'appelle Simona guette impatientement l'arrivée de l'authentique. Toutefois, ce qu'elle voit, et ce qu'elle finit par ressentir par sa propre chair, ne fait que s'apparenter au monde qu'elle connaît déjà. Le travail manuel dont personne ne veut, le trafic de femmes, la prostitution et le vol à la tire règlent la vie des marginaux. Là comme ailleurs, c'est la mafia, en tant qu'unique structure organisationnelle, qui a le dernier mot. Le regard de l'Europe (et de l'Amérique) pour ses marginaux est plein d'indifférence, et vice-versa. « L'Autre » étant une fiction, le rêve d'une vie sans soucis à la tzigane ne peut être qu'une opérette, peut-être de Kosturica, mais à coup sûr aussi peu réelle que l'image d'une Europe propre et ordonnée selon le modèle germano-français.

2 Boyan Papazov tente d'introduire de nouveaux genres théâtraux, qu'il désigne par des appellations baroques (n.d.t.).